



JOUER À REGARDER LES GRANDS TURBULENTS

Par Caroline Châtelet ~ Photo : Renaud Monfourny

LES GRANDS TURBULENTS DESSINE À TRAVERS DES PORTRAITS DE GROUPES D'ARTISTES UNE GÉOGRAPHIE DE LA CRÉATION COLLECTIVE, ENTRE INVENTION, SUBVERSION ET IMAGINATION.

Dans *On n'y voit rien*, publié en 2000, Daniel Arasse observait six œuvres de peintres (Diego Vélasquez, le Titien, Pieter Brueghel, etc). En s'attachant aux détails, l'historien d'art renouvelait autant par le ton – érudit, libre, passionné – que par la forme – il s'agit de fictions narratives –, l'analyse d'œuvres et les rendait accessibles à tous. À lire *Les Grands Turbulents* édité chez Médiapop (co-créateur de l'inénarrable revue *Novo*), une parentèle apparaît avec *On n'y voit rien*. Alors, certes, les différences existent : réalisé par Nicole Marchand-Zañartu avec la collaboration d'Isabelle Chabot, Véronique Huyghe, Valdo Kneubühler, Nelly Kuntzmann et Elisabeth Pujol, *Les Grands Turbulents* est un livre collectif. Il réunit les textes de cinquante-quatre contributeurs se prêtant à l'exercice de description de portrait d'un groupe d'artistes. À la diversité des auteurs répond celle des « turbulents », de leur pays, leur nombre, leurs actions et créations, ou de leur durée de vie. Si progressivement un territoire émerge – celui d'un monde où les individus traçaient par le collectif une voie alors impensée, entre subversion et refus de l'ordre établi –, si des résonances faisant fi des continents, des périodes et des disciplines apparaissent, *Les Grands Turbulents* propose aussi, comme *On n'y voit rien*, de regarder les œuvres différemment. Émancipées de l'autorité d'un discours uniquement savant ou universitaire, ces images et textes nous rappellent qu'interpréter, c'est autant réapprendre à regarder, tenter d'élucider, que jouer.

Comment sont nés *Les Grands Turbulents* ?

En travaillant sur l'ouvrage *Images de pensée* [livre édité à la Réunion des musées nationaux et réunissant des dessins, schémas, ou esquisses d'auteurs, philosophes, poètes chercheurs, etc., ndlr], je fréquentais un peu la maison et j'étais frappé de voir que les seules photos publiées, visibles, de groupes étaient en général celles de Dada et des Surréalistes. Convaincue qu'il devait en exister d'autres, j'ai commencé à chercher. Après avoir écarté les groupes politiques pour m'en tenir aux littéraires et artistiques, j'ai rencontré par Valdo Kneubühler, un ami chercheur à la Cinémathèque, Nelly Kuntzmann, conservatrice à la Bibliothèque nationale de France, qui a souligné l'importance qu'ils nous regardent dans les yeux. Dès le début, j'avais ce souhait d'une image qui ne soit pas « volée », et le fait qu'ils regardent l'objectif atteste de ce désir. Tous ont la volonté de s'exposer. Progressivement, de cent cinquante groupes environ nous sommes arrivés à cinquante-quatre.

Et de là, à cinquante-quatre auteurs, aux profils aussi différents que les groupes réunis...

Aimant les chemins de traverse, j'ai confié l'écriture des textes à des personnes très diverses, écrivains, musiciens, poètes, philosophes, chercheurs, cinéastes, contactées via des connaissances, ou rencontrées par les hasards d'internet. Certains sont des spécialistes pourrait-on dire de leur groupe (je pense par exemple à Jean Lauxerois, *Les Romantiques d'Iéna* ; à Jean-Philippe Jaccard, *Oberiou* ; à Yves Tenret, *Cobra* ; à Isabelle Després, *les Conceptualistes moscovites* ; à Marianne

Bujard, les *Etoiles – Xing xing* ; Jean Seisser, *Bazooka*, etc.), d'autres avaient une attirance pour tel ou tel groupe, une curiosité, d'autres, enfin, n'ont pas eu le choix. Mais aucun n'a refusé et cela pour moi tient du miracle, qui s'est enchaîné avec la chance de l'édition. Ce travail sur les groupes a été lui-même réalisé par un groupe qui s'est constitué sans se connaître...

Pourquoi ouvrir l'ouvrage sur un groupe antérieur à l'invention de la photographie ?

J'avais l'intuition que les groupes débutaient avec les romantiques allemands, parce qu'on retrouve dans leur fonctionnement cette attirance, cette alchimie collective, et le philosophe Jean Lauxerois m'a confirmé cette hypothèse. Ce qui est extraordinaire dans les *Romantiques d'Iéna*, c'est qu'en juste deux ans, ils changent le visage de la littérature. Ils travaillent ensemble et vivent dans une extrême proximité. Jean Lauxerois écrit dans son texte qu'il se mêle dans ce groupe – comme dans tous – « *vie et pensée, poésie et philosophie, art et politique* ».

Vous dites dans la préface que « désormais, c'est autour de projets rassemblant des compétences diverses que se forment des collectifs d'artistes ». Pourquoi différencier ainsi le groupe du collectif ?

Le groupe n'exclut pas la vaste question de ce qui est commun, communautaire, collectif, qui surgit à partir de 1830/1848 avec le romantisme et la révolution, et qui n'a peut-être jamais été étudiée dans toute la complexité philosophique, politique qu'elle mérite. Quand je dis que les collectifs ont pris la place des groupes, je pense au collectif de façon restreinte, tels qu'entendu après 1980. Là où le groupe découvre en faisant ensemble, les membres d'un collectif se réunissent aujourd'hui pour un « projet commun » défini au préalable et leur geste répond à des problématiques de production. Même s'il peut donner lieu à la création de formes nouvelles, celui-ci n'ouvre pas sur des terres inconnues qui dépasseraient la réalisation de leur but plus immédiat. L'horizon est plus fermé. Sans compter que dans la réalité concrète, l'utopie s'est brisée et il en fallait une grande dose pour se lancer à corps perdus dans l'aventure souvent houleuse, ou pour résister aux coups du sort comme l'ont fait certains turbulents. Il y a aussi dans le groupe le phénomène d'allégeance : ce sont des personnalités fortes qui abandonnent leur « je » pour former un « nous ». Mais c'est une allégeance sans servitude, personne ne dirige – et c'est d'ailleurs pour cela que la majorité des groupes n'a pas duré très longtemps : le « je » a repris le dessus sur le « nous »...

Il y a néanmoins un contraste entre le qualificatif de « turbulent » et l'austérité, le caractère sérieux de nombre de prises de vues ?

Si le formalisme de certains portraits peut surprendre, il relevait souvent d'une moquerie, d'une irrévérence face aux portraits officiels. Comme s'ils nous disaient : « *nous avons l'air sages, comme ça, mais cela ne va pas durer ...* » Il y a aussi parfois des jeux de référence : au sujet du groupe d'avant-garde russe Queue d'Âne, l'auteur du texte et rédacteur en chef de la revue *Europe* Jean-Baptiste Para évoque l'iconographie russe, où « *la notion de visage intègre non seulement la face mais aussi les mains* ». L'une de ses membres Natalia Gontcharova était sensible à l'art de l'icône et aux images populaires, ses peintures se sont pour un temps inspirées des *loubki* que l'on pourrait rapprocher de nos images d'Épinal. Peut-être est-ce cela qui a inspiré ce portrait avec toutes les mains des artistes posées à plat sur les genoux.

Pourquoi intégrer le Nouveau roman ?

Nous voulions « démonter » un groupe qui n'en était pas un. J'ai été très liée à Claude Simon et à Réa Karavas sa seconde épouse, et lorsqu'ils parlaient des autres auteurs du Nouveau roman, il était clair qu'ils ne se voyaient pas entre eux à part un ou deux. La photo publiée, qui a toujours été présentée comme la photo officielle du Nouveau roman, a été mise en scène, commandée par leur éditeur Jérôme Lindon. Mais ils n'ont jamais fait groupe, c'était les Éditions de Minuit et l'audacieux Jérôme Lindon qui les reliait. Leur détachement, même dans l'espace, leur chacun pour soi est l'envers de l'esprit des Turbulents. Ce faux groupe est comme un contrepoint pour montrer ce qui constitue justement un vrai groupe.

Et terminer par les Guerrilla Girls ?

Parce que – et plusieurs auteurs le relèvent – il y a un peu de femmes sur les photographies réunies. Si elles existent au sein des groupes, elles ne sont pas toujours présentes lors de la prise de vue. Mais pourtant, elles sont là. Comme l'écrit l'auteur, plasticien, photographe et vidéaste Philippe de Jonckheere, « *Les Guerrilla Girls, c'est la fin de l'histoire de l'art. De cette histoire de l'art-là* », qui n'a eu de cesse d'éliminer les femmes.

— **LES GRANDS TURBULENTS.**
PORTRAITS DE GROUPES 1880-1980,
chez Médiapop éditions
www.mediapop-editions.fr